

# Au seuil du firmament

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 16

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225225>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une *Vie de Washington* lui donne l'occasion de remarquer les lenteurs du congrès américain pour lever des troupes, des impôts, etc., lenteurs inévitables, paraît-il, et qu'il compare, lui, l'homme impatient, à celles du corps législatif helvétique et du Directoire dont il a fait partie.

Si les Américains ont réussi dans leur entreprise, c'est parce que la structure de leur territoire les favorisait, car les milices suisses lui paraissent supérieures à celles de Washington.

Quelque temps après, il visite le collège des Oratoriens situé dans un parc qui lui rappelle Haldenstein, — heureuse époque. « où l'avenir couleur de rose ne lui permettait pas même de soupçonner ces épines qui, depuis, déchirent sa peau en tant d'endroits. »

Laharpe y va de sa critique: il n'aime voir les élèves « marcher deux à deux comme les gillons du Thibet jusqu'au lieu destiné à leurs ébats ».

Et voici une image originale :

« Lorsqu'après avoir passé tout le jour dans sa loge solitaire (ce qui est l'équivalent des leçons), mon chien de basse-cour voit le coucher du soleil, il se dresse contre sa grille entre les barreaux de laquelle il passe son museau, fixant l'un après l'autre les individus de la maison, comme pour les prier d'ouvrir la porte. Celle-ci s'ouvre-t-elle, il part comme l'éclair, vient, revient encore, essaie ses forces, fait des gambades autour de son libérateur. C'est un plaisir que je me donne souvent... », mais voyez le rêve :

« ...J'aurais tant voulu procurer ce plaisir aux hommes ; on les enlance, on les enserme dès leur enfance ; ils n'osent se livrer à l'exercice même des forces qu'ils tiennent de la nature, s'abandonner au plaisir si innocent, si pur de témoigner leur joie, par des acclamations, par des sauts, par des gambades ! On les conduit aux places d'exercice comme les condamnés aux travaux ! Quelle immense différence entre un pareil mode et celui qui régissait Haldenstein, où l'on osait être gai et gaillard, rire, danser, sauter, contempler même, une fois qu'on avait terminé sa tâche et en n'offensant personne... »

Laharpe est un précurseur de l'éducation physique ; il veut, pour l'enfant, les larges espaces, la liberté de jouer des coudes. Certes, notre libérateur serait comblé s'il revenait au milieu de nous, mais tout de même il se demanderait si l'on n'a pas exagéré dans la systématisation des sports.

L. Mogeon.

**Au seuil du firmament.** — Voici le temps des nids. Bientôt, les oisillons vont essayer leurs ailes... C'est très poétique, mais faire de bonnes photos d'oiseaux en liberté est quelque chose de très difficile. Cependant, les deux pages de *L'Illustré* du 20 avril consacrées à ce sujet sont fort réussies. Il en est de même pour le reportage illustré d'une manière si intelligemment moderne, qui a pour titre « L'institut dentaire de Genève » (le plus récent et le mieux outillé du continent). On remarquera aussi « Jeunes filles en fleurs », par quoi il faut entendre la vie de jeunes Romandes dans un pensionnat de la Suisse allemande. Le reste du numéro est intéressant aussi, mais nous ne pouvons le citer entièrement.



**LE TRAPPEUR DE COSSONAY**

La soirée était déjà avancée; il fallut se séparer. Jean fit cadeau au *sachem* de quelques paquets de *morrhache* (tabac). Sans le moindre scrupule, la *Panthère volante* escamota une bouteille d'eau de feu, et, après avoir salué Jean, remonta à son wigwam.

Le lendemain, notre trappeur, appesanti par la conversation de la veille, se leva assez tard. Il voulut s'assurer du départ de M. Prunet. Quand il arriva sur la route, elle était déserte; mais on voyait encore, empreintes dans la neige, les traces des roues du wigwam ambulante. Jean regagna son domicile.

Cependant les jours succédaient aux jours et l'année touchait à sa fin. L'exil momentané de Jean était près de finir. Le 31 décembre au soir, assis près de son foyer, il disait en lui-même :

Demain, je retournerai parmi les humains. L'épreuve que m'a imposée mon frère est terminée. Je l'ai vaillamment endurée; sans doute mes chasses n'ont pas été fructueuses; il faut l'attribuer à la rareté du gibier plus qu'à la maladresse du trappeur. Mais mon corps s'est fortifié, je puis aujourd'hui me contenter d'une nourriture élémentaire, coucher sur la dure, braver les intempéries des saisons. Rien ne m'empêche de donner suite aux projets que j'avais formés; mon frère ne me retiendra pas; j'ai sa parole formelle.

Et pourtant, il me vient certains scrupules, certaines appréhensions. Le récit du *sachem* des Menou-menou m'a désenchanté. Il est certain que je ne me soucierais pas de revenir au pays, comme lui, avec une sauvagesse pour femme et quatre enfants à mes trousses. Je sais bien que je ne serais pas obligé de me montrer aux foires; mon frère, j'en suis sûr, ne m'abandonnerait pas. C'est égal, je ferais triste figure à Cossonay; j'oserais à peine paraître en public. Tiens, il me semble que j'entends un bruit singulier autour de mon wigwam... Ce n'est rien; c'est la bise de décembre qui roule des feuilles... Oui, cependant piler du sucre et vendre de la cassonade jusqu'à la fin de ses jours, voilà une perspective bien agréable! Tout réfléchi, mieux vaut partir et s'en aller dans ces contrées où règne la liberté, où chaque jour apporte une émotion nouvelle.

A ce moment, il sentit deux mains qui le saisissaient brutalement au collet. Il se retourna avec peine et ce qu'il vit le glaça de terreur. C'était la face hideuse et tatouée d'un sauvage dans le sentier de la guerre; il se souvint de ses lectures et reconnut bientôt qu'il avait affaire à un féroce Dingo. Il n'eut pas le temps de se livrer à d'autres observations. En un clin d'œil il fut arraché de son siège, débarrassé de ses vêtements et entraîné hors du wigwam.

Quand il parut sur le seuil, un cri horrible, poussé par trente voix discordantes, l'accueillit. La tribu des Dingos, qu'éclairaient des torches d'ocote, hurlait et brandissait ses *machetes* et ses *tomahawks*. Une musique enragée, où glapissaient les instruments les plus disparates, accompagnait leurs danses guerrières. On se jeta sur lui, on le houspilla de mille manières; enfin, il fut conduit au poteau de torture, c'est-à-dire attaché solidement au tronc d'un jeune ormeau qui s'élevait non loin du wigwam. Après quoi, les sauvages se ruèrent sur la cabane de Jean le trappeur, enlevèrent les armes, les provisions sèches et liquides, et finirent par l'incendier. Les pompiers de Cossonay étaient sans doute de connivence avec les féroces Dingos, car on n'en vit aucun sur le lieu du sinistre.

Alors, cette troupe de démons revint au pauvre trappeur et commença autour de lui une ronde infernale; on entendait les sifflements aigus des *iskochetas* (sifflets de guerre) mêlés au vacarme des cornets et des tambourins; on n'avait pas conservé jusqu'au bout la couleur locale. Puis, sur un signe du *sachem*, le silence s'établit. L'*Opossum puant*, *sachem* des Dingos, comme chacun le sait, s'approcha du prisonnier:

— Le visage pâle va mourir. Les visages pâles sont d'immondes *coyotes*!

Jean répliqua, toujours d'après Gustave Aimard.

— Les Dingos sont des femmes lâches et timides. Ils verront bientôt comment sait mourir un guerrier.

La ronde reprit de plus belle pour s'arrêter encore. Le *sachem* dit à Jean :

— Le visage pâle est courageux. Ne voit-il pas nos squaws qu'aiguisent des chevilles qu'elles vont lui planter sous les ongles. La mort sera longue à venir. Le visage pâle peut entonner sa chanson de mort.

Mais Jean n'avait guère envie de chanter. D'ailleurs cette chanson lui était inconnue. L'*Opossum puant* reprit :

— Le visage pâle est un brave. Ne trouvez-vous pas, dit-il en s'adressant à ses guerriers, qu'il ferait honneur à la tribu des Dingos ?

— Le *sachem* a bien parlé! répondirent unanimement les guerriers.

— Alors, le visage pâle se choisira une épouse parmi les Dingos ?

Le visage pâle y consent-il ?

Le trappeur se rappela Prunet, *sachem* des Menou-menou, sous le nom de la *Panthère volante*. Il baissa la tête en signe d'acquiescement.

— C'est bien, visage pâle, dit le *sachem*. Approchez, Fleur-de-Maïs.

Une jeune et jolie sauvagesse vint se placer à côté du prisonnier.

Jean répondit par un faible oui.

Il avait trop présumé de ses forces. Le froid, le bruit, l'émotion firent qu'il s'évanouit.

— Diable! s'écria l'*Opossum puant*, je crois que nous avons poussé l'épreuve un peu loin. Reprenons vite nos paletots et nos manteaux; déliions Jean et nous le porterons chez moi à Cossonay, où nous le mettrons dans un bon lit. Il ne se réveillera sans doute pas jusque-là.

Pendant plusieurs jours, Jean fut en proie à une fièvre ardente; il ne reconnaissait personne: en proie au délire, il laissait échapper des mots entrecoupés: Dingo! Sachem! Fleur-de-Maïs! Enfin, un matin, à force de quinine, la fièvre le quitta.

— Où suis-je? demanda-t-il.

— Tu es chez moi, parbleu, dit Albert qui se trouvait près du lit de son frère.

— Comment y suis-je venu ?

— On te l'expliquera plus tard. Pour le moment, guéris-toi.

— J'ai donc été malade ?

— Et gravement, encore. Ne parle pas, reprends des forces et au bout de peu de temps tu seras hors d'affaire.

En effet, la convalescence ne fut pas longue. Aussitôt que Jean put se lever et sortir, Albert, qui avait appris à le connaître, lui dit brusquement :

— Mon cher Jean, il faut nous occuper des préparatifs de ton voyage. Tu as supporté victorieusement l'épreuve que je t'ai imposée; la vie de trappeur te convient tout à fait, tu es fort, robuste, patient...

— Cela presse-t-il beaucoup ?

— Je croyais que tu avais hâte de t'enfoncer dans les plaisirs de la savane. Moi, je tiens toujours ma parole, est-ce que, par hasard, tes intentions auraient changé ?

— Albert, tes éloges me rendent confus, et cependant si mes souvenirs sont exacts...

— Quoi ?

— La dernière journée de mon noviciat n'a pas été pour moi bien glorieuse; je me suis laissé surprendre, tandis que j'aurais dû être, mon riffle sous le bras, en état de défense contre les féroces Dingos.

— Oh! ta conduite est bien excusable.

— Plus je te regarde, mon frère, plus il me semble que tu as quelques-uns des traits de l'*Opossum puant* ?

— Quelle idée baroque !

— Ensuite, il y a un scrupule qui me retient, un scrupule de conscience. Il me semble, oui, j'en suis presque certain, que j'ai donné ma foi à une jolie sauvagesse...

— A une jolie sauvagesse !

— Oui, si tu tiens ta parole, je ne serais pas fâché de tenir la mienne et d'épouser Fleur-de-Maïs, puisque je l'ai solennellement promis. Seulement, je ne sais où la prendre.

— La voilà, répondit Albert en lui montrant Eugénie qui passait sous leurs fenêtres.

J. Besançon.

Pour la rédaction  
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.